



Thalamot Jean-Marie : Né le 10-06-1880 à Clédén-Cap-Sizun ; 1906, prêtre, vicaire à Lanriec ; 1909, vicaire à Ergué-Armel ; 1932, recteur de Saint-Coulitz ; décédé le 8-07-1950.

Guerre 1914-1918 : 1re citation : « Brigadier-infirmier, aumônier : à la Marne 1914 : « N'a pas craint de retourner sous un feu violent de l'ennemi, donner ses soins aux blessés ; s'est adjoint un camarade pour transporter, sous le feu, deux kilomètres durant, un sergent ambulancier grièvement blessé ; actif et toujours sur la brèche. » 2e citation : « Revenu à sa demande sur le front, a pris part aux ravitaillements sous le feu, aux positions de batterie ; en sa qualité de prêtre, s'est prodigué pour donner ses soins à tous les blessés et assurer leur transport aux postes de secours. » Gabriel Pondaven, *Le livre d'or du clergé pendant la guerre (1914-1919)*, Quimper, A. de Kérangal, 1919

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1950 p. 527-529.

M. l'abbé Jean-Marie Thalamot, Recteur de Saint-Coulitz. M. Thalamot appartenait sans conteste à cette catégorie de confrères qui ne devraient pas mourir, tant ils sèment de joie et de bonheur autour d'eux.

Né à Clédén-Cap-Sizun, en 1880. Jean-Marie Thalamot fit ses études au Petit Séminaire de Pont-Croix, où son frère Mathieu, « Mazo » pour les Capistes, l'avait déjà précédé. Les contemporains ne se mirent pas en frais d'imagination pour baptiser le nouvel arrivant : ils l'appelèrent « Mazoïc », et le nom lui est resté. Doué d'un esprit très vif et d'une grande délicatesse d'âme, il savait apprécier les beautés de la littérature, et il se fit lui-même remarquer par ses talents de compositeur. Il maniait la langue bretonne et la langue française avec une égale aisance, et il passa bien des études, et sans doute aussi des classes, à rimait poésies et chansons.

Ordonné prêtre en 1905, il fut nommé vicaire à Lanriec. Son allant, sa simplicité et son bon cœur lui gagnèrent tout de suite la sympathie aussi bien des pêcheurs que des terriens. Par plaisir et par souci d'apostolat, il montait volontiers à bord des bateaux, et, rendant facile le contact avec le prêtre, il préparait ainsi bien des réconciliations de dernière heure.

Quelques années plus tard, il vint à Ergué-Armel. Mobilisé dès les premiers jours de la guerre, il fut versé dans une formation sanitaire et partit au front comme brancardier. Volontaire pour toutes les missions périlleuses, il devint rapidement très populaire : plusieurs citations devaient, au cours de la guerre, récompenser son courage, son esprit de sacrifice en même temps que son dévouement sacerdotal. Mais il dépassa ses forces et crachant ses poumons, il dut être évacué. Condamné par les médecins, il mit toute sa confiance en N. D. de Langroas et en N. D. de Lourdes. La bonne Vierge l'entendit et notre malade se rétablit lentement.

Dès qu'il put circuler, il se rendit à la grotte remercier la Vierge et il lui promit d'y revenir le plus souvent qu'il pourrait. Rentré à l'hôpital pour y poursuivre sa convalescence, il s'accommode mal de l'inaction et de cette atmosphère particulière des salles de malades. Par tous les moyens, il cherche à repartir, mais toutes ses démarches et même ses ruses échouent devant, l'intransigeance de la

Faculté. Finalement, on l'autorise à accompagner dans la zone des Armées... des chevaux destinés à un régiment d'Artillerie ! C'est la vraie vie qui reprend, et, sa mission dûment remplie, notre convoyeur ne veut plus revenir à l'arrière. Il va trouver le colonel d'Artillerie qui, aussi invraisemblable que cela paraisse, consent à le garder comme aumônier bénévole. Comprenne qui pourra !

Inscrit sur aucun registre, n'émargeant officiellement à aucun service, le nouvel aumônier parcourt le secteur, reçu partout à bras ouverts. « Ce fut, disait-il, le meilleur temps de mon existence. » Vie rude pourtant, car, tout à sa tâche de prêtre, et malgré sa santé déficiente, l'aumônier n'hésite jamais à affronter le danger lorsque son ministère l'exige. Vie émaillée aussi d'épisodes amusants ; se chargeant volontiers de préparer les cantonnements, ne lui arriva-t-il pas, un jour, d'entrer à cheval le premier dans une localité d'Alsace abandonnée par l'ennemi et de recevoir les honneurs destinés à son général ?!

Cette situation anormale se prolongea jusqu'à la fin des hostilités. L'abbé Thalamot rejoint alors sa paisible paroisse d'Ergué-Armel où il va accomplir un remarquable travail. Il monte une clique, une chorale, s'occupe de foot-ball et groupe ainsi une jeunesse qui lui restera très attachée. Très connu dans toute la région de Quimper, il n'est pas rare qu'il soit appelé hors de sa paroisse pour réconcilier avec Dieu des irréductibles que lui-même parfois ne connaissait pas. Un soir rentrant de voir un malade, il est accroché par une automobile ; le crâne fracturé, il fut quelques jours entre la vie et la mort. Mais la carcasse était solide et on le vit bientôt reprendre son service, la tête enveloppée dans un immense pansement, ce dont d'ailleurs il était presque fier.

En 1932, M. Thalamot fut nommé à la tête de la paroisse de Saint-Coulitz. Le nouveau recteur fut immédiatement conquis tant par la sympathie que lui témoignaient ses paroissiens que par la beauté de la petite Suisse bretonne. Ne pouvant guère organiser des réunions d'œuvres dans un bourg inexistant, il estima qu'il valait mieux visiter les paroissiens chez eux. Accompagné de son chien, le « roi des chiens », il s'en allait le bréviaire dans une main, une canne dans l'autre... et parfois son fusil « camouflé » sous la douillette. Partout on l'accueillait avec joie, car on l'aimait pour son humeur toujours agréable et pour sa bonté. « Il faut être bon, bon et bon », répétait-il et sa charité n'était pas seulement verbale. On le vit bien surtout pendant la guerre et l'occupation ; c'était vraiment le père qui s'ingéniait à venir en aide à tous ceux qui se trouvaient dans la peine ou dans la gêne. Aussi la vie s'écoulait-elle heureuse à Saint-Coulitz et M. le Recteur n'eût pas échangé sa paroisse pour une capitale. De goûts très simples et se contentant lui-même de peu, parfois de très peu, il accordait toujours l'hospitalité la plus large. Comment y parvenait-il ?

« Donnez et vous recevrez. »

Il faisait la joie de toutes les réunions ecclésiastiques. Que « d'histoires » n'a-t-il pas inventées ou arrangées ! Lui-même ne savait plus d'ailleurs exactement la part de vérité qu'elles contenaient : il était allé si souvent à Lourdes qu'il en avait ramené un peu de l'esprit du Midi. Mais il racontait avec un tel accent de sincérité et un tel luxe de détails qu'il en arrivait parfois à ébranler ses auditeurs. Il continuait à composer des poésies en l'honneur de ses amis ou sur les événements du jour, et c'est tout un folklore qu'il faudrait recueillir, depuis le récit du « Coup double » jusqu'à la « Bombezen Bikini » ou le poème à la gloire du saumon.

M. Thalamot laissera surtout le souvenir d'un dévot de la vierge. Fidèle à la promesse qu'il avait faite pendant la guerre, il était revenu à Lourdes chaque année, quand ce n'est pas deux ou trois fois au cours d'une même année. Avec ses 56 pèlerinages à la grotte, il détient sans doute le record du diocèse. Il y allait comme brancardier et il passait presque tout son temps aux piscines ou près des malades. Son grand désir eût été de mourir à Lourdes. « La bonne Vierge ne veut pas encore de moi,

cette année », écrivait-il à un ami lors de son dernier pèlerinage. C'est quand même un jour consacré à la Vierge, le samedi 8 juillet, et après avoir présidé les premières vêpres du pardon de Notre-Dame de Kerluan, qu'il fut rappelé à Dieu. Pour pouvoir rentrer plus rapidement chez lui, il voulut traverser le canal sur son bateau. Que se passa-t-il exactement ? Nul ne le sait. Sans doute essaya-t-il de rattraper un aviron qui lui aurait échappé des mains. Il tomba à l'eau, et, frappé de congestion, il coula. On retrouva son corps une heure plus tard, et rien ne put le ranimer. La nouvelle de cette mort brutale se répandit rapidement et causa une véritable consternation. Une foule innombrable et émue vint, le lundi, à Saint-Coulitz, prier pour celui qui, toute sa vie, avait été si bon pour tous. Le corps fut ensuite dirigé sur Cleden où il repose désormais au milieu des siens, dans ce Cap qui lui était si cher.

Il est une chose que, sans malice, j'aurais été curieux de savoir : Comment le bon recteur, nageur émérite, qui naguère encore aurait presque traversé le canal sous l'eau, comment là-haut, à ses vieux amis a-t-il raconté son accident ? Nul doute qu'une fois de plus il ne leur ait arrangé une belle histoire...

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 15/09/1950 p. 527.*